

ARGUMENTS

La rubrique «Arguments» offre un lieu de discussion et de confrontation.

«Arguments» souhaite contribuer à un dialogue scientifique fécond en publiant des réactions à diverses publications scientifiques. Ces pages sont également ouvertes aux réflexions suscitées par les dossiers de la revue.

REGARDS SOCIO(-ANTHROPO)LOGIQUES SUR LES JOURNALISTES ET LEUR MÉTIER

Une lecture focalisée des ouvrages de Cyril Lemieux, *Mauvaise presse*¹, et de Jacques Le Bohec, *Les mythes professionnels des journalistes*²

La critique des pratiques journalistiques et du système de la construction-diffusion de l'information alimente de plus en plus abondamment les rayons des librairies et des bibliothèques. Certes, le phénomène n'est pas neuf, mais il s'est probablement amplifié durant ces dernières années au cours desquelles de nombreux journalistes, universitaires, chercheurs et "citoyens" y sont allés de leur opuscule ou de leur somme sur la question. L'an passé paraissaient les ouvrages de Cyril Lemieux qui, entre autres, enseigne la sociologie des médias à l'IEP de Paris et de Jacques Le Bohec, maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'université de Belfort-Montbéliard.

¹ C. LEMIEUX, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié, 2000.

² J. LE BOHEC, *Les mythes professionnels des journalistes*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Une lecture volontairement focalisée¹

Nous ne proposons pas ici un compte rendu ou une synthèse de ces deux ouvrages. Ce que nous essayons simplement de faire, c'est de "tirer profit" de ces deux publications récentes, pour mener une (brève) réflexion dans quelques directions déterminées et choisies par nous, en dehors de tout souci exhaustif de présentation de ces ouvrages. De ces deux livres, nous allons taire bien plus de choses que nous n'allons en extraire, notre objectif n'étant pas de rédiger deux résumés les plus neutres ou les plus complets possibles.

Nous allons plutôt nous engager dans ces textes pour tenter d'en saisir, à notre manière, quelques enseignements intéressants pour des recherches à venir. Notre regard et notre recomposition interprétative (d'une partie) des travaux des auteurs s'attardera de façon particulière sur les questions du positionnement (général et pragmatique) de ces recherches, de la vision du journalisme et de la perspective socio-(anthropo)logique mise en œuvre.

D'une façon générale, ce qui semble déterminant dans les deux ouvrages, c'est la volonté (déclarée) des auteurs de partir du point de vue des acteurs, autrement dit de la "vision émique" de la réalité étudiée. Mais, nous le verrons très clairement, ils vont le faire de façon radicalement différente.

Jacques Le Bohec se propose de mettre au jour les mythes internes de la profession journalistique et, pour ce faire, il convoque, entre autres, Claude Lévi-Strauss : "Durkheim et Mauss ont bien compris que les représentations conscientes des indigènes méritent toujours plus d'attention que les théories issues –comme représentations conscientes également– de la société de l'observateur. Même inadéquates, les premières offrent une meilleure voie d'accès aux catégories (inconscientes) de la pensée indigène, dans la mesure où elles leur sont structurellement liées"². Si pour J. Le Bohec, "les mythes [professionnels] constituent un sens commun généralement admis dans le milieu" (Le Bohec, p. 10), le travail du sociologue va

¹ Nous prenons essentiellement en compte, pour les deux ouvrages, les parties suivantes : En ce qui concerne J. Le Bohec, "Des mythes professionnels fort utiles" (partie qui précède le "dictionnaire des mythes professionnels"), pp. 5-47 et en ce qui concerne C. Lemieux, "Encore une critique des journalistes", pp. 7-20 et "Solidarité, rationalité, actualité. Un modèle général de l'action", pp. 107-124.

² C. LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, coll. « Agora », 1985, p. 336.

être de les repérer et de les dénoncer (comme trompeurs, fallacieux). Il place, en l'occurrence, son travail dans la perspective de Norbert Elias : "En s'appuyant sur l'observation des faits, [les chercheurs] s'efforcent de remplacer les images subjectives des complexes événementiels, les mythes, les croyances, les spéculations métaphysiques par des théories, c'est-à-dire par des modèles de relation que l'observation des faits peut vérifier, corroborer et corriger. Cette chasse aux mythes, la dénonciation comme non fondés dans les faits des mythes véhiculant des représentations : voilà la tâche des sciences"¹ (Le Bohec, p. 46).

Cyril Lemieux, quant à lui, "au terme de plusieurs années d'enquête sociologique dans différentes entreprises de presse, dresse, à partir d'une grande variété de cas concrets, le tableau des reproches que les journalistes s'adressent mutuellement ou se font à eux-mêmes. L'analyse de ces critiques et des fautes qui les ont motivées lui permet de dégager les règles positives et les normes tacites, souvent transgressées, sur lesquelles reposent les jugements des professionnels et leur attachement au métier" (Lemieux, 4^{ème} de couverture).

Des représentations dominantes

J. Le Bohec comprend "mythique" dans le sens de représentations sociales irréelles, chimériques, trompeuses (et donc dans un sens assez éloigné de la définition classique en anthropologie) :

Les journalistes français adhèrent à des mythes concernant leur propre milieu, d'où l'expression : "mythes professionnels". La plupart du temps, ils ne s'en rendent d'ailleurs pas compte, et ce malgré ou à cause de très forts sentiments de compétence et du prestige social des plus dominants d'entre eux, souvent placés en situation de porte-parole autorisés de leur groupe professionnel, arc-boutés sur leurs certitudes pourtant socialement et mentalement déterminées. Pour chasser tout malentendu, précisons que cette proposition liminaire ne veut pas dire que toutes les représentations de tous les journalistes sont de caractère mythique. Elle signifie seulement que ce sont celles qui ont ce caractère qui tendent à saturer la vision dominante du journalisme en France, notamment parce que ce sont

¹ N. ELIAS, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1991, p. 58.

surtout les journalistes dominants qui s'en instituent le réceptacle sacré. Cette construction symbolique idéalisée offre l'intérêt de contrebalancer et d'effacer quasiment des mémoires la représentation sociale dominant l'époque antérieure à la première guerre mondiale, très peu amène envers la gent journalistique, comme l'illustrent les écrits de G. de Maupassant ("Bel ami") et de H. de Balzac ("Les journalistes") (Le Bohec, p. 11).

De façon précise, il décline la notion de "mythe" en trois dimensions majeures : "une image simpliste et illusoire ; l'adhésion à cette image fausse ; l'utilité sociale de cette vision" (Le Bohec, p. 18). Il semble que même les journalistes les plus insécurisés, les plus fragilisés (pour ne pas dire les plus dominés) adhèrent à ces croyances, car "dans un contexte de pénurie et de précarité, l'adhésion aux mythes professionnels apparaît comme une manière de faire nécessité vertu, c'est-à-dire de trouver des profits symboliques importants afin de compenser les efforts anormaux qu'ils sont souvent contraints de fournir pour rester dans le milieu" (Le Bohec, p. 19). Selon lui, un processus d'acceptation de la domination (interne au champ) s'enclenche d'autant plus rapidement que ces mythes professionnels ont un effet d'homogénéisation (ou du moins d'agglomération symbolique) d'un groupe professionnel pour lequel les pratiques concrètes sont très diversifiées et éclatées :

Derrière ce terme générique [« la profession »] se cachent en effet une multitude de métiers très différents et une grande segmentation de la production. Les mythes participent donc d'un travail relativement artificiel d'homogénéisation du groupe journalistique. De plus, comme les mythes professionnels leur sont socialement utiles, les journalistes dominants n'ont strictement aucun intérêt à les dévoiler. Ne légitiment-ils pas une domination interne au champ journalistique qui fonctionne à leur profit ? Du haut de leur position, ils parviennent aisément à les imposer aux dominés qui se retrouvent démunis face aux consignes internes aux journaux ainsi légitimées. Au fil du temps, les journalistes dominés finissent d'ailleurs par intérioriser ces normes imposées de l'extérieur au départ, en les acceptant comme allant de soi, comme évidentes (Le Bohec, p. 30).

C'est là, nous semble-t-il un "fonctionnement" assez habituel en matière de représentations socialement partagées par des groupes professionnels à la fois éclatés et désignés ("labellisés") de façon

unique (comme les enseignants, les policiers, les magistrats, les ouvriers sidérurgistes...). Ajoutons aussi que les normes nous paraissent imposées, en suivant le raisonnement de J. Le Bohec, moins de façon externe que de manière interne, dans la mesure où les rapports de force et de domination sont actifs dans le champ journalistique lui-même. Ainsi, les raisons d'adhérer aux mythes, d'y trouver une force (interne au champ) de conviction et d'y fonder une légitimation professionnelle sont si prégnantes que, par exemple pour les journalistes précaires, "la mise au jour d'un hiatus entre vision et faits ne suffit pas pour faire effondrer [ces] mythes" (Le Bohec, p. 34).

Un problème se pose néanmoins quant à la définition même de la notion de mythe telle qu'elle est employée par J. Le Bohec. En effet, il nous apparaît, à la lecture du texte, que les "mythes" sont équivalents tantôt à des représentations culturelles-professionnelles (certes déterminées par les journalistes dominants), tantôt à des éléments stratégique-idéologiques ou encore à de simples tics de langage ou d'expressions banalisées. Ainsi, dans un encadré intitulé "Exemples de mythes élaborés par certains journalistes", J. Le Bohec relève, par exemple parmi ceux-ci, que "les enfants ont nécessairement de « chères petites têtes blondes » lors de la rentrée scolaire" et que "la météo annonce du « beau temps » dès lors que l'on prévoit du soleil (alors que les anticyclones favorisent les pics de pollution et la sécheresse)" (Le Bohec, p. 40). D'autre part, la dramatisation et la spectacularisation seraient également d'ordre mythique. On est, cette fois, dans le traitement de l'information et non plus dans la définition catégorielle de métier et des rôles sociaux. La notion de mythe définie de la sorte, de façon relativement extensible et diverse, risque peut-être de provoquer chez le lecteur quelque amalgame ou confusion entre des situations ou des pratiques qui relèvent de "niveaux de réalité ou d'action" différents (même s'ils sont reliés).

Les journalistes pointés du doigt

D'un point de vue général, il semble admis qu'au sein même de la profession journalistique, il existe des luttes politiques et symboliques fortes. Jacques Le Bohec tente de s'immiscer, comme analyste, dans le décalage entre les dogmes (proches des mythes professionnels) et la réalité. En fait pour lui, les mythes obscurcissent la réalité des faits et renvoient la vérité dans les ténèbres. Mais dans

L'analyse qu'il propose, il fait remarquer que les articulations et les combinaisons entre les différents mythes qu'il décortique sont assez variables et diversifiées. Cette constatation l'amène à ne pas utiliser le concept de "mythologie" qui, justement, renvoie à une construction d'ensemble cohérente. Plus qu'une idéologie (structurée et cohérente), ce sont des traits idéologiques que l'auteur tente de repérer et de démonter, en voulant aller au-delà des discours d'autolégitimation des journalistes. Il s'inscrit donc, en le revendiquant très clairement, en rupture avec les "croyances journalistiques". D'une certaine façon, tout son travail de problématisation et d'analyse est une déclaration (assez radicale) de non-appartenance au champ journalistique et à ses traits idéologiques. Si le chercheur se limite aux "seuls segments du réel" convoqués par les journalistes, (ou, pour le dire plus largement, par les acteurs sociaux pris en considération dans l'étude), il risque non seulement une espèce d'aveuglement centripète, mais aussi une participation au renforcement des mythes qu'il essaie d'analyser (et, en l'occurrence, de dénoncer). Il l'écrit, d'ailleurs, très clairement en précisant ce que doit être pour lui le positionnement du "savant" :

En acceptant la délimitation instituée du groupe social étudié et une concentration de son regard sur un segment restreint du réel, le savant risque de participer involontairement à l'épaississement symbolique des mythes. C'est bien ce risque, difficile à éluder, qu'évoque E. Neveu avec lucidité et franchise : « Il nous est arrivé de rassembler les *fragments d'un discours communicationnel*, de les associer à des discours plus explicitement centrés sur *la société de communication*. Cela a pu aboutir à prêter au mythe plus de célébrants, plus de logique qu'il n'en mobilise à l'état pratique... et par là associer l'auteur de ces lignes au travail de consolidation d'un mythe qu'il entendait déconstruire »¹ (Le Bohec, p. 24).

Jacques Le Bohec insiste sur l'importance que peuvent avoir ces représentations (illusoire) sur le fonctionnement du champ de la presse. Mais ce qu'il avance ne semble pas spécifique au champ journalistique, mais davantage, peut-être, à tous les champs professionnels relativement constitués et autonomisés. Ainsi, en va-t-il fondamentalement différemment du champ universitaire, des champs des entreprises de constructions métalliques, du champ des transports routiers, du champ des soins de santé... ? La citation qui suit ne

¹ E. NEVEU, *Une société de communication ?*, Paris, Montchrestien, 1994, p. 151.

garde-t-elle pas tout son sens si on remplace journalistes par professeurs, chercheurs, patrons d'entreprises du secteur du bâtiment, hauts fonctionnaires, dirigeants syndicaux... ?

Affirmer que « le journalisme fait l'objet de représentations idéalisées et ennoblissantes auxquelles les prétendants au titre sont hautement sensibles » n'est pas un lieu commun vécu comme tel, comme l'avance G. Abou¹. Un regard distancié permet par exemple de voir des journalistes qui « se la jouent », qui « prennent des poses », qui cabotent, qui jouent un rôle correspondant à l'image mythique qu'ils se font, qui s'« y » croient... (Le Bohec, p. 29).

Si l'auteur fait remarquer que “tous les journalistes n'adhèrent pas à tous les mythes professionnels identifiés et [que] des désaccords parfois virulents se font jour sur la manière dont le journalisme doit s'exercer” (Le Bohec, p. 36), ces désaccords ne nous paraissent pas véritablement traités. Les représentations et visions (internes au champ journalistique) divergentes, voire antagonistes, restent donc quelque peu dans l'ombre des représentations dominantes (ou plus exactement des journalistes dominants) qui semblent, dès lors, peut-être surévaluées.

Par ailleurs, J. Le Bohec pense que les chercheurs en sciences sociales (comme lui) sont une véritable (et terrible) menace pour l'identité collective des journalistes :

Tenir compte des critiques venant des chercheurs en sciences sociales dans l'exercice de leur profession reviendrait pour eux à se renier individuellement et à se dissoudre collectivement. Isolés, placés dans la situation de devoir accepter les contraintes de leur champ social, ils n'ont plus comme issue que de faire de nécessité vertu en assumant d'autant plus haut et fort ces mythes et ces routines que la menace de dilution du journalisme est grande (Le Bohec, p. 45).

¹ G. ABOU, “Précarité et représentation”, in A. ACCARDO et al., *Journalistes précaires*, Bordeaux, Le Mascaret, 1998, pp. 111-112.

Des journalistes acteurs et sujets d'une critique complexe

De son côté, Cyril Lemieux, pense également que les nombreuses critiques émises à l'égard des journalistes restent assez souvent sans conséquence :

Les insatisfactions à l'égard des gens de presse ont beau être fort nombreuses [en France] (régulièrement exprimées par des membres du public, des interlocuteurs des journalistes ou des journalistes eux-mêmes), beaucoup des attitudes journalistiques qui les suscitent –pas toutes cependant– perdurent ou s'amplifient. C'est comme si, dans ce domaine particulier de la vie sociale, la critique était d'autant plus foisonnante qu'elle était dépourvue de force (Lemieux, p. 7).

On le voit d'emblée, la perspective est nettement différente de celle de Jacques Le Bohec, dans la mesure où, entre autres, l'ouvrage de Cyril Lemieux tente moins de dénoncer et d'accabler que de "contribuer à une critique du travail journalistique qui, lorsqu'elle mérite d'avoir lieu, soit à la fois moins caricaturale dans ses attendus et plus difficile à relativiser pour les intéressés, c'est-à-dire en somme moins injuste envers les journalistes et plus facile pour eux à utiliser" (Lemieux, p. 9). Il souhaite en fait, de façon extrêmement pragmatique, que les critiques émises puissent avoir le maximum de chances d'être prises en compte et (éventuellement) suivies d'effets. Pour ce faire, C. Lemieux défend l'idée primordiale (pour lui) de la nécessaire prise en compte de la *pluralité des logiques* qui sont en œuvre dans le travail et les pratiques journalistiques. Il est explicite à ce propos :

Mon hypothèse était en effet que l'efficacité d'une critique, au plan purement argumentatif s'entend, dépend du degré auquel le critiqueur reconnaît la complexité de l'activité qu'il entend critiquer. S'il ne la reconnaît pas ou la reconnaît mal, sa critique aura une allure réductrice ou caricaturale et il sera de ce fait beaucoup plus facile pour le critiqué de la relativiser. Dans le cas du journalisme, prendre en compte la pluralité des logiques est d'autant plus crucial que cette activité, liée historiquement aux développements de la démocratie *tout autant* qu'à l'extension du capitalisme, reste très difficile à appréhender tant qu'on en retranche mentalement comme impur ce qui y relève de la logique commerciale, ou comme hypocrite ce qui y relève de l'ambition civique (Lemieux, p. 8).

Selon le point de vue de Cyril Lemieux, les critiques produites d'un point de vue trop extérieur aux pratiques journalistiques elles-mêmes n'ont que très peu de chance d'avoir la moindre force d'action ou de changement. Il est évident que ce positionnement postule que la critique (intellectuelle ou scientifique) peut avoir une vertu et des capacités propres qui ne repose en rien sur un rapport coercitif. Cette façon de poser le problème entraîne, bien évidemment, un certain nombre d'exigences, dont la moindre n'est pas la nécessaire prise en considération du point de vue des acteurs eux-mêmes. Pour reprendre l'expression bien connue des ethnométhodologues, les acteurs sociaux (les journalistes, en l'occurrence) ne sont pas des "idiots culturels". C'est très clairement ce que soutient C. Lemieux quand il écrit :

On pourra reconnaître que ce qui prépare le terrain pour la formulation de critiques vraiment efficaces d'une activité donnée (le journalisme par exemple), c'est toujours une compréhension en profondeur des valeurs que cherchent à honorer ceux qui s'adonnent à cette activité. Seul ce détour compréhensif permet de saisir des points d'entame de la critique qui –c'est là le point clé– seront acceptables et pertinents aux yeux de ceux qu'on espère aider par cette voie à réformer leurs attitudes (Lemieux, p. 9).

Pour le dire à notre façon et en sortant de la perspective stricte de l'efficacité de la critique, il n'y a guère de possibilité d'interprétation et de compréhension d'une réalité sociale concrète et vécue sans passage (sans "détour compréhensif", selon l'expression de C. Lemieux) par le point de vue des acteurs impliqués et agissants. C'est-à-dire qu'il n'existe pas de compréhension possible (et donc pas de critique efficace possible) si on ignore les "systèmes de pertinence" que nous appellerions volontiers locaux ou indigènes. Bien sûr, "cela oblige le critiqueur à descendre, à un moment donné, de sa position de surplomb pour venir se placer, par idéalisation [nous ajouterions, par principe heuristique], aux côtés de ceux qu'il entend critiquer et en quelque sorte, « se mettre à leur place », dans l'axe des valeurs qu'ils cherchent à honorer" (Lemieux, p. 10). L'analyse doit donc être menée d'un point de vue interne et compréhensif. Mais cela ne signifie nullement que,

comme il est indiqué dans les bons manuels de sociologie et d'ethnologie, l'assentiment des acteurs qu'on étudie ne peut pas être reçu comme une preuve scientifique qu'on soit dans le

vrai –pas davantage d’ailleurs que susciter leur désaccord ou leur résistance¹. C’est d’ailleurs pourquoi l’objectif des sociologues qui pratiquent le détour par la compréhension (...) [est] plutôt de repérer quelles sont les perspectives dans lesquelles ces acteurs se placent quand ils agissent, pour reconstituer avec le moins d’erreurs possibles le sens de leurs actions et rendre ainsi celles-ci mieux explicables et prévisibles, quitte à utiliser des langages de description parfaitement étrangers à leurs auteurs (Lemieux, p. 11).

Le socio(-anthrop)logue ou l’ethnologue qui pratique ce “détour compréhensif” par les représentations et les actions “indigènes” n’a pas pour objectif ultime de voir les choses comme les voient les acteurs sociaux et de se positionner ainsi en simple caisse de résonance, mais bien davantage de tenter d’explorer les choses “de l’intérieur”, sans pour autant négliger, dans l’analyse, des formes de déterminations (socio-économiques, par exemple) qui participent aux définitions des situations et des actions étudiées. En ce qui concerne très précisément le travail de Cyril Lemieux sur les journalistes, cette démarche prend le sens explicite d’essayer d’“explorer ce qui, au-delà des inévitables conflits d’intérêts, permet aux membres d’un groupe social de continuer à « vivre ensemble » et à concevoir l’union des parties qu’ils forment à un tout qui les dépasse” (Lemieux, p. 13).

Deux approches socio(-anthrop)logiques

Jacques Le Bohec, en regrettant le manque de connaissance assez général des journalistes en matière de sciences sociales, cite Alain Accardo : “On ne peut que déplorer l’inculture sociologique que la plupart des journalistes doivent à leur formation même, et qui est particulièrement préjudiciable à des gens qui font métier de décrire et analyser les faits sociaux en leur appliquant des catégories mentales et un outillage intellectuel déjà largement en usage dans la scolastique médiévale”² (Le Bohec, p. 43). Ainsi les journalistes seraient insensibles à la sociologie (en tous cas telle que définie par J. Le Bohec),

¹ Ce fait de susciter de la désapprobation et du rejet de la part des personnes concernées par l’analyse et la critique (ici, les journalistes) est, nous semble-t-il, considéré par Jacques Le Bohec comme un élément qui vient renforcer la pertinence et la valeur (scientifique) de son point de vue.

² A. ACCARDO, “Une intelligentsia précaire”, in A. ACCARDO et al., *op. cit.*, p. 35.

car l'approche sociologique leur apparaîtrait "grincheuse, triste, grise, dérangeante, inutilement compliquée, bref em...bêtante"(Le Bohec, p. 46). Plus même, ils y seraient (mythiquement ?) opposés, car "mettre une population en statistiques provoque des réactions de rejet parce que l'on estime que l'on efface la valeur individuelle derrière des opérations mathématiques froides et désincarnées (...). Des journalistes paraissent alors désireux de voir réhabilité le « sujet », dans son vécu, sa vérité et sa subjectivité. C'est une façon de refuser aux chercheurs leur prétention à l'objectivité scientifique" (p. 43). À cet égard, J. Le Bohec nous paraît, pour le moins, aller (trop) vite en besogne, dans la mesure où il semble assimiler un positionnement paradigmatique (certes bien présent, valide et légitime) à une position dominante dans le champ de la sociologie. En effet, nous l'avons évoqué en parlant du travail de Cyril Lemieux, des approches de sociologie compréhensive ou ethnologiques partent de postulats bien différents du sien. Dans cette autre perspective, ce qui intéresse l'ethnologue, ce sont les visions du monde et des faits que les sujets construisent et défendent socialement. Faut-il encore rappeler qu'en suivant les ethnométhodologues, on peut considérer "les faits sociaux comme des accomplissements pratiques ; le fait social n'est pas un objet stable, il est le produit de l'activité continue des hommes qui mettent en œuvre des savoir-faire, des procédures, des règles de conduite, bref une méthodologie profane"¹. Ce point de vue implique que la connaissance scientifique est coextensive à la connaissance de sens commun, à la vision indigène de la société. Partant de ce positionnement, on peut soutenir que le travail socio(-anthropo)-logique –portant, entre autres, sur les pratiques et les représentations journalistiques– « doit s'accomplir à deux niveaux, ou en deux temps. Tout d'abord, il s'agit de dégager par observation (...) les cadres de perception et d'organisation par lesquels certains phénomènes naturels et sociaux sont tenus, dans un groupe social donné, pour des événements ou des actes de communication. Cette description "émique" doit reconstituer en quelque sorte l'"ethnoscience de la communication" du groupe ou de la communauté en question. Lorsque le chercheur tente de montrer les présuppositions qui fondent cette science pratique et se propose de dégager les relations qui les unissent à un ensemble de postulats philosophiques, de croyances religieuses, de mythes sur l'homme et la nature ayant cours dans ce

¹ A. COULON, *L'ethnométhodologie*, Paris, P.U.F., 1987, p. 20.

groupe, il passe au second niveau de son travail : il utilise alors une métalangue scientifique, qui possède ses propres modèles et principes d'organisation »¹.

D'un autre point de vue, Jacques Le Bohec pointe un aspect qui nous intéresse particulièrement dans la mesure où il établit une relation (non négative) entre un certain (et rare) type de pratiques journalistiques et l'ethnologie :

La situation dans laquelle se trouve une journaliste pour l'émission « Saga-cités » (*France 3*), qui fait des recherches bibliographiques quand ses confrères se contentent de dossiers de presse fournis par la documentation de leur journal, est rarissime. « Deux sujets de 24 minutes, après avoir lu des centaines de pages et mené des dizaines d'heures de conversation, c'est vraiment dérisoire (N. Dollé)². Il faut remarquer qu'à ce moment-là, le travail de longue haleine de la journaliste s'approche beaucoup plus de celui d'un ethnologue, ce qui pose un problème de limite entre catégories socioprofessionnelles. Alors que les sciences –naturelles et sociales– revendiquent avec de plus en plus de succès une sorte de monopole sur l'idéal d'objectivité, privant les journalistes de cet atout qu'ils ont historiquement perdu (Le Bohec, p. 45).

Sans nous attarder ici sur la nécessité (ou non) et la porosité des clivages socioprofessionnels, remarquons simplement que J. Le Bohec fait un rapprochement qui paraît intéressant entre le travail de certains journalistes et celui de l'ethnologue.

D'un point de vue méthodologique, les deux livres proposent des orientations assez radicalement différentes qui nous paraissent, d'une certaine manière, être assez significatives de deux perspectives cohabitantes dans l'univers des approches anthroposociales. Même si les deux auteurs ont recours à la parole et aux discours (et donc aux représentations) des acteurs sociaux, ils s'opposent, d'un certain point de vue, quant au mode de récolte ou de production des données à partir desquelles ils travaillent et proposent leur interprétation des pratiques, du métier, des représentations, des valeurs et du milieu journalistiques.

¹ Y. WINKIN, *Anthropologie de la communication*, Paris-Bruxelles, De Boeck, 1996, p. 85.

² N. DOLLÉ, "Manque de temps, manque d'espace : un faux débat ?", *Les cahiers du journalisme*, n° 3, 1997, p. 82.

D'un côté, avec Jacques Le Bohec, les données (paroles et témoignages) proviennent d'un très vaste horizon bibliographique : livres de chercheurs, d'analystes, de journalistes ou d'écrivains ; revues scientifiques du champ des sciences de l'information et de la communication ; journaux et documents divers. Les propos des journalistes "utilisés pour la démonstration" du fonctionnement mythique du monde journalistique y sont puisés abondamment. En fait, tous les témoignages convoqués sont des données de deuxième main, c'est-à-dire non produites par le chercheur dans le cadre de son investigation. Certes, cette façon de travailler a un long passé et est toujours bien installée en anthropologie. Si elle a permis de réaliser de vastes synthèses et de produire des théories et des modèles explicatifs de portée large (voire universelle), elle ouvre (plus facilement que les recherches empiriques) le risque de ne prendre en compte que ce qui "arrange" et convient à l'hypothèse explicative de l'auteur. Pour le dire autrement, les tendances générales d'assemblage des données (de deuxième génération, c'est-à-dire produites par une deuxième sélection) sont davantage l'homogénéité et la concordance que la diversité et la confrontation.

Bien sûr cette tendance à la conformité (voire à la conformation) des données n'est pas absente des démarches plus empiriques, mais le simple fait que le chercheur soit personnellement impliqué, engagé *in vivo* dans des situations concrètes (par l'observation et/ou des entretiens) rend la confrontation des points de vue et la prise en compte de "systèmes de pertinence" divergents moins facilement escamotables.

La perspective de Cyril Lemieux –plus proche des démarches empiriques et, avouons-le, de nos propres orientations de recherche– nous propose, quant à elle, un deuxième mode d'investigation, dans la mesure où ce sont des procédures (méthodologiques) mises en place et en œuvre par le chercheur qui vont permettre la production des données de base à partir desquelles le travail d'interprétation va s'élaborer. Cent vingt-cinq entretiens approfondis (avec des journalistes et des interlocuteurs réguliers des médias) et des observations *in situ* au sein de trois entreprises de presse (*Le Monde*, *Sud Ouest* et *France 2*) situent très clairement son travail dans une voie ethnographique. Cependant, C. Lemieux ne néglige absolument pas de prendre en compte le contexte, d'être attentif aux dimensions qui dépassent les situations étudiées et de "maintenir un point de vue sur le « comportement humain total » comme l'appelait Marcel Mauss" (Lemieux, p.108). Il est, d'ailleurs, assez explicite à ce propos :

Il nous apparaît en effet que le chercheur, pour comprendre et expliquer pleinement l'activité qu'il étudie, n'a pas seulement à prendre en compte ce que celle-ci a de spécifique. Il lui faut également envisager ce qu'elle a de non spécifique. Dans cette perspective, ce ne sont pas seulement les formes particulières que revêtent (dans notre cas) les actions des journalistes français contemporains, à travers des institutions, des dispositifs, des rituels particuliers qui doivent être l'objet de l'examen. C'est aussi ce que ces formes spécifiques ont de commun avec des processus sociaux que l'on observe ailleurs, quoique sous une autre forme. Il y a là un pari sur la capacité de l'analyse sociologique à révéler non seulement l'irréductible spécificité historique des conduites qui sont l'objet de l'examen, mais encore leur profonde analogie avec d'autres types d'actions effectuées par d'autres hommes en d'autres points de l'espace et du temps. Seule cette dimension analogique peut encore justifier, par delà la spécialisation des chercheurs autour d'objets institutionnellement délimités, un usage commun de concepts généraux (tels par exemple les notions de «socialisation», d'«institutionnalisation» ou de «légitimation») (Lemieux, p. 109).

Conscient que les lignes qui précèdent ne rendent pas justice à l'ensemble du travail des deux auteurs et que, d'une certaine façon, nous ne nous approprions qu'une (toute) petite part de leur réflexion, nous souhaitons simplement, en conclusion, attirer l'attention sur trois derniers points. D'abord, de façon évidente, ces deux livres ont la grande qualité de se préoccuper des pratiques des journalistes et sont, de cette façon, comme une réponse à l'observation de Jérôme Bourdon : «La mise en avant trop affirmée du texte et de sa structure, l'oubli des variations sociales qui entourent la production et la réception, ont conduit à des impasses ou à des spéculations sans issues»¹. Ensuite, la diversité des deux approches proposées et de leur positionnement scientifique respectif appelle une réflexion approfondie sur le rôle, les exigences et les contingences de la recherche elle-même. Ainsi, si «le sens commun est le terreau naturel de la presse, son humus, son champ de prédilection [et que] la communication s'y fait sans effort, clin d'œil, coup de coudes, entre soi»², ce même sens commun – défini comme une opération d'obscurcissement par J. Le

¹ J. BOURDON, *Introduction aux médias*, Paris, Montchrestien, 1997, p. 16 (cité par Le Bohec p. 23).

² F. AUBENAS, M. BENASAYAG, *La fabrication de l'information*, Paris, La Découverte, 1999, p. 64 (cité par Le Bohec p. 25).

Bohec– menace aussi l’universitaire, car, entre autres, “la prégnance de plus en plus grande des impératifs commerciaux sur les mondes de l’édition et de la librairie, conduisent à plutôt aller « dans le sens du poil », c’est-à-dire dans le sens des représentations dominantes préexistantes : le sens commun” (Le Bohec, p. 26). Enfin, si “dans l’univers académique contemporain où la mode¹ est au respect des « discours des acteurs », le chercheur doit s’interroger sur la distance qu’il doit maintenir vis-à-vis des théories spontanées qu’il ne cesse de rencontrer”², il doit également défendre l’idée fondamentale que mettre au jour, faire advenir, tenter de comprendre “les logiques de fonctionnement” de l’intérieur, ce n’est ni (forcément) adhérer, ni (nécessairement) être dupe, ni encore négliger (volontairement) les dimensions sociales qui dépassent les situations étudiées. En d’autres mots, le chercheur qui s’engage dans la voie d’une socio(-anthropo)-logie des pratiques sociales (journalistiques ou autres) fondée sur le “détour compréhensif” n’a pas pour vocation d’être dupe ou de se proclamer censeur.

Gérard DERÈZE³

¹ Nous pensons que plus qu’une mode, il s’agit d’un paradigme de recherche.

² J. BOURDON, *op. cit.*, p. 20 (cité par Le Bohec, p. 23).

³ Professeur au Département de communication de l’Université catholique de Louvain.